

Stéphane Habib

## Une carte postale de Rosenzweig à Freud

**Abstract: Postscript: A Postcard from Rosenzweig to Freud.** This chapter, presented here as a postscript to the book, brings together philosophy and psychoanalysis, arguing in favor of their similarities. Thus, the text questions the relationship between theory and practice in Freud's work, and pays tribute to Ricoeur's work, in particular to his 1978 text, "Psychoanalysis and Hermeneutics." The text questions the foundations of psychoanalysis. The chapter goes on to discuss Franz Rosenzweig's *The Star of Redemption* in order to answer the question, 'why is there something rather than nothing?'

Je vais commencer par une greffe. Celle d'un sous-titre : *Ecouter quelque chose plutôt que rien*. Au titre non moins énigmatique : *Une carte postale de Rosenzweig à Freud*.

Mais avant cela, avant de commencer, je tiens à dire merci. Vivement et profondément. A vous le dire et dans une formulation qui ne tomberait pas sous le coup de la dénégation, vous dire d'emblée que ce remerciement est tout sauf la contrainte d'une politesse ou le rituel académique attendu. Je vous remercie en fait comme Lévinas a fait résonner cette adresse et cette structure du merci : je vous remercie pour l'occasion que vous me donnez de pouvoir vous remercier. En effet, l'enjeu de votre invitation et de votre hospitalité est fondamental.

Car cette invitation dont vous me faites le grand honneur arrive à un moment très particulier et très délicat dans l'histoire et dans la situation de la psychanalyse en France. Il est rare aujourd'hui d'avoir le courage de faire ce que vous avez décidé de faire en proposant plusieurs jours de travail intense autour des rapports de Paul Ricoeur à Sigmund Freud. Des lectures ricoëuriennes de Freud.

Ce qui est rare et précieux, c'est bien de prendre le risque de penser les liens entre deux corpus, au moins, et deux champs du savoir. Entre la philosophie et la psychanalyse. Ce qui à aucun moment n'efface les difficultés, les complications, parfois les différends, tout au contraire, les voilà exposés au travail de la question. Et j'ai bien parlé de courage car une telle décision dans notre aujourd'hui politique, historique et intellectuel prend à rebours l'air du temps.

(Comme je vais principalement m'occuper de la question psychanalytique, je voudrais simplement ouvrir une parenthèse afin qu'on n'imagine pas que la situation de la philosophie est bien meilleure. Sa mort proférée, diagnostiquée, pronostiquée même, quand elle n'est pas organisée et désirée est parfaitement

perceptible à qui sait se servir de ses oreilles et à qui sait lire, parfois même pas entre les lignes d'ailleurs. Je ne parlerai ce soir quasiment que de cela, des oreilles et de l'écoute.)

Cependant il y a là, dans cette situation (la mort annoncée) partagée par la psychanalyse et la philosophie une chance. Une chance, la langue l'enseigne, est ce qui nous tombe dessus, et nous devons apprendre à la recevoir. Cette chance est que les sorts de la philosophie et de la psychanalyse sont ainsi liés. Grandes sont donc les ouvertures qui peuvent s'y annoncer et les programmes de pensées et d'inventions théoriques à venir, ensemble. Je vais fermer cette parenthèse mais en me permettant la lecture, longue, de ce qui est peut-être l'un des plus beaux et plus nécessaires *incipits* de la littérature philosophique. Une adresse de Jacques Derrida à Emmanuel Lévinas. Il s'agit de la première page de l'éblouissant *Violence et métaphysique*.

«Que la philosophie soit morte hier, depuis Hegel ou Marx, Nietzsche ou Heidegger – et la philosophie devrait encore errer vers le sens de sa mort – ou qu'elle ait toujours vécu de se savoir moribonde, ce qui s'avoue en silence dans l'ombre portée par la parole même qui *déclara* la *philosophie perennis* ; qu'elle soit morte *un jour*, dans l'histoire, ou qu'elle ait toujours vécu d'agonie et d'ouvrir violemment l'histoire en enlevant sa possibilité contre la non-philosophie, son fond advers, son passé ou son fait, sa mort et sa ressource ; que par-delà cette mort ou cette mortalité de la philosophie, peut-être même grâce à elles, la pensée ait un avenir ou même, on le dit aujourd'hui, soit tout entière à venir depuis ce qui se réservait encore dans la philosophie ; plus étrangement encore, que l'avenir lui-même ait ainsi un avenir, ce sont là des questions qui ne sont pas en puissance de réponse. Ce sont, par naissance et pour une fois au moins, des problèmes qui sont posés à la philosophie comme problèmes qu'elle ne peut résoudre. Peut-être même ces questions ne sont-elles pas philosophiques, ne sont-elles plus de la philosophie. Elles devraient être néanmoins les seules à pouvoir fonder aujourd'hui la communauté de ce que, dans le monde, on appelle encore les philosophes par un souvenir, au moins, qu'il faudrait interroger sans désespérer, et malgré la diaspora des instituts ou des langues, des publications et des techniques qui s'entraînent, s'engendrent d'eux-mêmes et s'accroissent comme le capital ou la misère.» Et puis quelques lignes plus loin, ceci que j'entends comme adresse, à nous, oui, j'ai bien dit nous : «Communauté de la question sur la possibilité de la question. C'est peu – ce n'est presque rien – mais là se réfugient et se résument aujourd'hui une dignité et un devoir inentamables de décision. Une inentamable responsabilité.»)

Presque rien...inentamable responsabilité...

Puissions-nous nous inscrire dans ces phrases !

Je ne sais pas du tout jouer les Cassandre et n'ai aucun goût pour le pessimisme, même lorsqu'il se pare de son plus beau costume ontologique. Il ne s'agit donc pas d'avoir peur de la fin de la psychanalyse. Sa fin est annoncée depuis sa naissance, sa mort désirée par tant et tant et plus souvent qu'à son tour proclamée triomphalement.

Je travaille en revanche avec l'humour de Freud en tête (il faut dire que «joie» est en français la traduction de ce nom propre, *Freud(e)*, qui aura marqué l'histoire de la pensée), je travaille donc à tout autre chose qu'à me repaître de lamentations et mon inquiétude qui prend sa source dans la belle phrase de Tolstoï selon laquelle «la tranquillité est une malhonnêteté de l'âme» porte sur la question de l'accueil de ce qui vient, de la fabrique de l'avenir. Travailler à l'à venir, c'est rire au nez de la menace de mort.

En 1914, la chose est connue, Freud déjà, écrivait : «Au cours des dernières années, j'ai pu lire peut-être une douzaine de fois que la psychanalyse était à présent morte, qu'elle était définitivement dépassée et éliminée. Ma réponse aurait pu ressembler au télégramme que Mark Twain adressa au journal qui avait annoncé la fausse nouvelle de sa mort : «Information de mon décès très exagérée». Après chacun de ces avis mortuaires, la psychanalyse a gagné de nouveaux partisans et collaborateurs ou s'est créé de nouveaux organes. Être déclaré mort valait quand même mieux que de se heurter à un silence de mort.

1914, la date compte. Nous nous en occuperons tout à l'heure. Pour le moment, disons surtout que la question aujourd'hui importe moins de savoir si la psychanalyse gagne ou perd de nouveaux partisans (ce qui ne veut pas dire grand-chose), que de chercher comment la penser à venir. Oui penser la psychanalyse à venir, c'est ceci dont je m'occupe, il faudra spécifier ce qui s'entend dans «à venir», c'est à cette recherche-là que je consacre mon quotidien, ce qui en aucun cas n'exclut ce qu'on appelle la clinique au sens de la pratique psychanalytique. Bien au contraire.

Théorie et pratique sont davantage encore qu'indissociables pour la psychanalyse. Elles se travaillent l'une l'autre et à y regarder de près, on pourrait convenir que l'une est l'autre. L'une habite l'autre. Non pas que cela soit exactement la même chose, la théorie et la pratique, mais elles sont l'une dans l'autre et inversement. Elles s'intranquillisent.

Je tiens à cette complication du rapport entre la théorie et la pratique dont, à la lecture de Freud, on saisit que l'invention de la psychanalyse aura fait voler en éclats l'opposition simple. (Au vrai c'est la prétention au simple et sa revendication qui sont pulvérisées par la prise en compte de l'inconscient dans l'histoire de la pensée occidentale.) En cela, l'on doit beaucoup à Paul Ricoeur, à la rigueur de son questionnement, car il n'est pas fortuit que son choix de définition de la psychanalyse pour son grand texte de 1978, «Psychanalyse et Herméneutique»

se soit porté sur une certaine citation de Freud que je m'en vais vous lire de ce pas.<sup>1</sup> Cette citation est importante dans l'histoire de la psychanalyse et il est déterminant que Paul Ricœur s'y appuie, je crois, en tant qu'il y va de son fondement et de sa constitution. Rappel et historique et définitionnel de ce dont est composée, pour son inventeur, Freud, son invention : la psychanalyse. Ce qui en même temps, et c'est toute l'intelligence, la finesse et la force de la chose, à aucun moment ne fixe son mouvement ni ne fige la psychanalyse dans ce qui reste pourtant une définition.

Il y va en fait d'un minimal. Minimal à entendre comme ce point le plus strict et le plus fondamental depuis lequel il s'agit à chaque fois de repartir et de repartir pour continuer à penser. Penser du nouveau. Amener de la pensée dans ce qui se relance depuis ce minimal. À venir entend déjà ainsi. Je vais y revenir car cette relance est toute l'affaire de l'inquiétude féconde et nécessaire dont je parlais il y a quelques minutes. Inquiétude qui est le moteur de la pensée en tant qu'elle interdit le psittacisme, la somnolence et le ronronnement du questionnement.

En attendant, allons au texte. Il date de 1923 et s'intitule «Psychanalyse et théorie de la libido».<sup>2</sup> Je le crois célèbre justement parce qu'il précise avec netteté et assurance ce que Freud veut mettre sous le terme «psychanalyse». Et bien sûr il y va même de la pratique et de la théorie. Les voilà enchevêtrées, théorie et pratique, parfaitement emmêlées. Ce qu'il faut comprendre, c'est qu'alors cela signifie que pour que la psychanalyse soit la psychanalyse, théorie et pratique ne s'opposent plus mais s'accompagnent. S'entrelacent. Si bien qu'il est impossible de dire : ceci est de la théorie analytique, ceci est de la pratique analytique. Voici donc la citation. Citation de Freud, mais aussi de Paul Ricœur. De Ricœur citant Freud.

PSYCHANALYSE est le nom 1) d'un procédé d'investigation des processus psychiques, qui autrement sont à peine accessibles ; 2) d'une méthode de traitement des troubles névrotiques, qui se fondent sur cette investigation ; 3) d'une série de conceptions psychologiques acquises par ce moyen et qui fusionnent progressivement en une discipline scientifique nouvelle.<sup>3</sup>

Il est remarquable que Freud affirme ceci : «une série de conceptions psychologiques *acquises par ce moyen*.» Quel moyen ? Et c'est ici sans équivoque un singulier. Eh bien la méthode dite par lui de traitement des troubles névrotiques. Autrement dit ce que nous appelons d'un mot le plus souvent «la clinique» et

---

1 Ricœur, «Psychanalyse et herméneutique».

2 Freud, «Psychanalyse et théorie de la libido».

3 Freud, *Résultats, idées, problèmes*, 51.

dans l'optique de notre approche «la pratique». Pour le dire tout simplement, la théorie analytique est toujours d'abord théorie d'une pratique. Que la pratique contredise la théorie est tout est à reprendre. L'histoire de la psychanalyse l'aura rappelé : Freud fut un grand brûleur de ses propres travaux, notes, essais, journaux de cas. Cette manière de faire avec la théorie et la pratique l'y aura obligé. Psychanalyser, c'est recommencer.

Par ailleurs, la singularité de la psychanalyse tient également à l'invalidité de l'opposition par ceci que la théorie, est en elle-même, une pratique. Oui, la théorie comme pratique en psychanalyse. Par un mouvement incessant entre théorie et pratique telle qu'il y a une pratique analytique qu'on doit dire pratique théorique. Ce qui défait en même temps cette idée commune selon laquelle la pratique analytique doit se cantonner à sa clinique. Ce qui dans la psychanalyse détermine le rapport à la théorie est un faire dont le psychanalyste afin de l'éclairer, se saisit pour l'élaborer. Ce geste est un mouvement incessant, interminable, et à double sens : de la pratique à la théorie et de la théorie à la pratique et de la pratique à la théorie, etc. Car la psychanalyse est une pratique et une théorie. Elle ne peut pas être uniquement pratique, cela n'a aucun sens à vrai dire. Pas plus qu'elle ne peut se contenter d'être une théorie de plus, une métaphysique de plus ou une philosophie de plus. Si la psychanalyse n'est pas toujours en même temps l'une et l'autre, la théorie et la pratique, alors elle n'est pas la psychanalyse.

Quand Ricoeur choisit ce passage-là de Freud, il prend alors la mesure de ce qu'il y a de singulier dans la psychanalyse. Et la prend au sérieux en la mettant en rapport avec la philosophie. Rien n'est jamais innocent dans les prélèvements de phrases dans un texte et leur remontage dans l'économie d'un questionnement.

La psychanalyse est aussi ce qui oblige quant à ce qui arrive. Elle ne peut jamais rien traiter par le mépris ni ne peut jamais rien négliger. Oui *pour la psychanalyse rien n'est rien*. Ou, en anticipant un peu, je le dis en une formule qui emprunte à Franz Rosenzweig : la psychanalyse enseigne, opère, travaille depuis cette pensée que rien, c'est déjà, c'est toujours quelque chose. *Rien est quelque chose*. Irréductiblement un quelque chose, «impitoyable, impossible à exclure.»<sup>4</sup>

M'accompagne toujours cette phrase de Yannick Haenel selon laquelle, «la littérature est la science inexacte des détails». Elle offre en même temps qu'une très grande pensée de la littérature, une approche extraordinairement intelligente de ce qu'il y a à entendre de la psychanalyse. En effet, il est temps pour

---

4 Rosenzweig, *L'étoile de la rédemption*, 13.

moi de faire résonner cet autre minimal nécessaire à l'abord de la psychanalyse. Je dis cette nécessité comme le corrélat de l'à-venir. Science inexacte des détails, signifie par là même qu'il n'y a aucun détail. Autrement dit qu'il n'y a aucun détail qui soit un simple détail. C'est pourquoi rien est toujours déjà quelque chose.

Ecouter consiste à transformer un rien supposé en quelque chose. Et écouter est l'affaire la plus spécifique, la plus singulière de la psychanalyse. Cet autre minimal dont il m'a fallu préparer la venue par tout cela qui est encore un avant de commencer, je le risque maintenant en une phrase :

*La psychanalyse est l'accueil inconditionnel de ce qui vient.*

L'accueil de ce qui arrive. Et accueillir sera écouter. (C'est pourquoi en filigrane dans mon propos de ce soir, s'esquisse une pensée de l'écoute à laquelle je travaille en ce moment même, quelques pistes en vue de son élaboration précise. C'est que l'avenir de la psychanalyse a tout à voir avec l'élargissement de son corpus théorique, l'écriture de la pensée.)

L'inconditionnalité ici avancée – accueil inconditionnel, disais-je –, se fonde sur ceci que rien n'est rien ou que rien est toujours déjà quelque chose. On aurait raison de songer que l'attention flottante de l'analyste (aussi traduite « attention en libre (ou en égal) suspens), sa loi, sa règle fondamentale, se soutient dans sa nécessité de ceci que rien n'est négligeable dans la parole analytique. Ce qui me permet de proposer encore de lier ce quelque chose du rien à la théorie et à la pratique dans leur rapports non oppositionnels, c'est qu'elles sont du même coup théorisation incessante d'une pratique qui sollicitée – Derrida rappelle dans un de ses très grands textes, la conférence « La différance » la signification latine de ce mot, de ce verbe: « (...) sollicitare signifie, en vieux latin, ébranler comme tout, faire trembler en totalité. »<sup>5</sup> En effet, « solliciter » vient de *sollus* (tout) et *ciere* (mouvoir). Bien sûr il est intéressant de lui conserver en même temps son sens d'excitation et de stimulation et enfin, de garder aussi présent à l'oreille le sens toujours disruptif d'appeler, de provoquer, d'assiéger, d'importuner, de quémander, de prier, etc. – je disais donc, une pratique sollicitée par tout ce qui arrive demande ou exige, en vue dudit accueil, une théorisation interminable.

L'infraordinaire oblige. La matière de la psychanalyse, c'est cet infraordinaire, cet inframince, ce presque rien pour le dire ainsi, ce rebut, ce déchet, ce dépôt de et dans la langue. « Indicible rien ». Le psychiatre Jean Oury le dit sans détour : « La psychose est là pour nous rappeler qu'on meurt de laisser pour compte cet indicible rien. Peu de choses suffisent pour arrêter la destruction : un

---

5 Derrida, « La différance », 22.

signe, un geste, une virgule. Encore faut-il qu'on puisse les «rencontrer». Et c'est ce qui est le plus difficile, parce que cela participe de l'essence du langage.»

Tout ceci, c'est rapidement dit, et sans doute encore un peu trop simplement, ce qui m'occupe en permanence : la relance et la reprise de la psychanalyse. Tout cela, en effet, que je viens d'énoncer, ce serait comme les fondations depuis lesquelles la psychanalyse peut être pensée. Oui, nous sommes en ce moment même en train de vivre un passage décisif, ai-je tendance à croire, dans l'histoire de la psychanalyse. Ce moment est celui de sa nécessaire relance, de sa reprise à entendre comme ce rafistolage des tissus, rapiéçage, et en même temps, ce qui n'est pas si différent, au sens de la répétition, celle qui va de Kierkegaard à Lacan en passant par Freud. Concept fondamental selon Lacan, qui enseigne dans le grand séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* que «la répétition demande du nouveau.» Ecoutez, le 12 février 1964, quelque chose comme une filiation, des affinités théoriques, se dessinent et Rosenzweig (avec quelques autres dont je n'aurai pas le temps de parler comme il faut aujourd'hui mais je pense à Aby Warburg, et à Walter Benjamin) approche à grands pas : «Pas plus que dans Kierkegaard, il ne s'agit dans Freud d'aucune répétition qui s'assoie dans le naturel, d'aucun retour du besoin. Le retour du besoin vise à la consommation mise au service de l'appétit. *La répétition demande du nouveau.*»<sup>6</sup>

Dans cette optique-là, très précisément, ma préoccupation, et mon travail quotidien visent à interroger et à désirer faire exister l'à-venir de la psychanalyse, à la penser de manière telle que l'avenir n'en soit pas le simple synonyme d'un futur (ce qu'il est aussi, mais pas seulement ni fondamentalement), mais bien le nom de sa structure, autrement dit de faire en sorte qu'elle reste déterminée par ce qui vient et, conséquemment, reste en devenir. Altérée sans cesse et en mouvement permanent. En ce sens désormais doit résonner l'expression «mouvement analytique». Et non plus comme l'histoire des écoles entre elles et des institutions. Par définition, une institution n'est-elle pas ce qui arrête un mouvement ? Grande aporie politique. (Une parenthèse encore qui est une autre manière de vous adresser un profond remerciement : pour réaliser et mettre en œuvre ce que je dis déjà bien trop vite, il y a une condition sine qua non : que la psychanalyse sorte de ses murs. En d'autres termes qu'elle reprenne langue avec tous les champs du savoir, toutes les disciplines, ce qui demande un travail de traduction incessante, interminable et que, partant, se creusent ainsi des passages entre les langues de ces pensées. Qu'elle en invente de nouvelles et jamais

---

6 Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, 72 (Je souligne).

une fois pour toutes. Ainsi seulement, je le crois, se trame de la pensée, de la théorie, de l'écriture.)

C'est en ce sens-là qu'il m'importe de pouvoir proposer cette sorte de définition minimale de la psychanalyse comme accueil inconditionnel de ce qui vient. C'est qu'il y s'agit de l'écoute de la venue, de ce qui arrive. Et tout cela, finalement, ne tient qu'à ce fil que nous commençons de dérouler : la psychanalyse ne connaît pas le rien. Que toujours quelque chose passe. Qu'écouter est rendre manifeste, et partant conférer l'existence. Que la psychanalyse est une affaire de passages. Que rien est quelque chose.

Voilà peut-être l'un des apports décisifs de la psychanalyse à la pensée : *la prise aux sérieux, l'accueil des survivances, la lecture des traces, l'attention portée sur les détails dits insensés, voire les rebuts, les restes, les déchets, les déchets de la langue, tout ce qui est minuscule et que les systèmes refoulent en leurs marges – partant tout cela qui fait retour au-delà et malgré rejets et démentis*. C'est encore en 1914 que Freud écrit dans son fameux *Moïse de Michel-Ange* : « Cette dernière [la psychanalyse], elle aussi, est habituée, à partir de traits tenus en piètre estime ou non remarqués, à partir du rebut – du « refuse » – de l'observation, à deviner ce qui est secret et ce qui est caché. »

Rien, pour la psychanalyse, est toujours quelque chose et quelque chose ce n'est pas rien. Et pourquoi quelque chose plutôt que rien ? Je pose la question de Leibniz dans *Les principes de la nature et de la grâce* depuis, à et avec la psychanalyse. Comme la psychanalyse n'est pas une ontologie, la réponse, ou plutôt et plus important les tentatives d'élaboration au sujet de ce quelque chose qu'il y a, apporteront du nouveau pour la pensée. Pourquoi poser cette si vieille question philosophique à la psychanalyse ? Justement pour altérer la philosophie, ou pour la déplacer, pour penser avec elle et ailleurs, ainsi altérer réciproquement la psychanalyse, pour continuer à élaborer à l'intérieur du corpus théorique de la psychanalyse, pour élargir donc la psychanalyse et pour lui insuffler de l'avenir dans ce mouvement d'invention théorique. Vous l'aurez compris, rien ne me semble plus important pour la psychanalyse en ce moment.

Pourquoi encore demander à la psychanalyse, pourquoi la questionner dans ses fondements depuis l'une des plus grandes questions de la tradition métaphysique : « pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? » Parce que, de fait, du fait de la clinique qui est sa praxis quotidienne, la psychanalyse ne peut dire de rien que ce n'est rien. Autrement dit, et en cela la philosophie la travaille qu'elle le sache ou l'ignore, même le rien du « c'est rien », cette étonnante réponse supposée rassurante donnée souvent aux enfants apeurés, même le rien indique qu'il n'est jamais rien.

S'il n'y a pas de « c'est rien » pour la psychanalyse, si le « c'est rien » pour la psychanalyse s'écoute et s'entend comme un « il y a quelque chose » dans ce

rien, précisément, en tant qu'il est posé là devant ou dedans les oreilles, c'est tout d'abord pour ceci que le psychanalyste n'est pas celui auquel il revient de dire ce qui est important et ce qui ne l'est pas, ce qui est grave et ce qui ne l'est pas, dans le flot de paroles de celui qui est venu lui dire, lui, pour lui ce qui est important ou grave.

Ce qui se joue dans le passage de ces paroles à ces oreilles et de ces oreilles aux oreilles de celui qui était venu parler (mais en fait, si on vient certes parler chez le psychanalyste, on vient aussi et en même temps écouter ce dont est faite cette parole qui parle à l'oreille qui n'est pas forcément celle qui est en train d'écouter. Car oui, c'est bien à une autre oreille qu'à celle du psychanalyste que l'on parle en parlant à son oreille pourtant, sans le savoir de prime abord, il est vrai. Cela se fait toujours en même temps. L'écoute est là qui ces temps et ceux ou celles à qui la parole s'adresse, les distingue. Et cela aussi relève de l'écoute psychanalytique. En effet l'écoute est un opérateur de distinction, de différenciation. *L'écoute fait la différence*. Je souligne et insiste sur le faire dans «faire la différence» afin de relever l'activité même dite par le verbe «faire», à savoir la produire, la faire surgir voire la construire ou la créer, la différence. Ecouter est un acte.

Les oreilles du psychanalyste, lorsqu'elles écoutent analytiquement, différencient, distinguent, découpent, défont, désamalgament, dérangent voire empêchent le simple. L'écoute multiplie. Elle fait du multiple avec tout ce qui se présente pourtant de prime abord sous un aspect monolithe. Ce n'est pas que la psychanalyse ne croit pas au monolithe, mais c'est que l'écoute en révèle inmanquablement la nature ou la facture ou la structure d'agrégat, c'est-à-dire sa composition faite du raboutage de choses étrangères les unes aux autres, les dictionnaires diraient : des éléments hétérogènes.

On peut appeler cela «désidentification». Et désidentifier, c'est le travail de la psychanalyse. N'oublions pas que l'*analuein* grec d'où provient notre verbe «analyser» français nous y porte. Jacques Derrida dans *Résistances – de la psychanalyse* en déplie magnifiquement les ressources: «[...] l'*analysis* comme dénouement, déliaison, détachement, affranchissement, voire libération – et donc aussi, ne l'oublions pas, comme *solution*. Le mot grec *analuein*, c'est bien connu, signifie délier et donc aussi dissoudre le lien. Il se laisserait ainsi rigoureusement approcher, sinon traduire, par le *solvere* latin (détacher, délivrer, absoudre ou acquitter). La *solutio* et la *resolutio* ont à la fois le sens de la dissolution, du lien dissous, du dégagement, du désengagement ou de l'acquittement (par exemple de la dette) et de la solution du problème : explication

ou dévoilement. La *solutio linguae*, c'est aussi la langue déliée.<sup>7</sup> La désidentification, c'est précisément et structurellement cela aussi. Par l'action de l'écoute et de l'oreille du psychanalyste : ça désidentifie.

L'écoute est alors l'autre pan, le pendant – car l'un ne va pas sans l'autre – de ce que déplie une note des *Écrits* de Lacan, si bien dite qu'on ne peut plus l'oublier une fois lue et certainement parce qu'elle vient interroger la pratique de chacun, de chaque analyste, mais également de chaque analysant. Note de bas de page de l'«Introduction au commentaire de Jean Hyppolite» (philosophie et psychanalyse, encore) que je vous livre donc maintenant : «On reconnaîtra la formule par où nous introduisions dans les débuts de notre enseignement ce dont il s'agit ici. Le sujet, disions-nous, commence l'analyse en parlant de lui sans vous parler à vous, ou en parlant à vous sans parler de lui. Quand il pourra vous parler de lui, l'analyse sera terminée.»

L'affaire de l'écoute jusques et y compris sous la plume de Lacan se donne comme parfaitement fondamentale (c'est pourquoi je disais il y a un instant qu'elle était l'autre pan de ce qui arrive avec la parole) et l'indice en est bien sûr la présence de l'auditeur, de son rôle et de sa fonction telle que la phrase qui appelle cette belle note le donne à lire : «(...) nous avons usé de cette image que la parole du sujet bascule vers la présence de *l'auditeur*». (Je souligne)

Je considère tout à fait décisive la formule de Lacan, parce qu'à la prendre à la lettre, *il faut l'auditeur*. L'auditeur ça signifie le corps écoutant – pour le dire en miroir du corps parlant – il faut donc le corps écoutant de l'analyste pour le basculement de la parole. La parole bascule vers le corps écoutant. L'oreille appelle et attire voire aspire et inspire la parole du parlant.

On en déduira, conclura et comprendra – nombre de théoriciens du cinéma développent fortement cela – ce que le hors-champ peut avoir de tout à fait déterminant pour comprendre ce qui se voit, ici s'entend, et même d'abord s'écoute de la parole, dans la parole. Le hors-champ de la parole analytique, c'est l'écoute. Du moins le plus souvent. Ce qui me semble intéressant d'ailleurs c'est que le hors champs se fait souvent savoir uniquement par le son, le son qui indique un ailleurs que l'image cadrée lorsqu'il discorde de surcroît de ce qui se voit. Néanmoins, et c'est ce qui m'importe, il y a donc un effet du hors-champ et un effet déterminant sur ce que l'image montre.

Evidemment, le dispositif analytique avec ce corps écoutant hors du champ de vision de celui qui parle, invite à cette considération sur le hors-champ. Au-delà de cette évidence, ce qui est beaucoup plus intéressant, c'est cet effet-là plutôt, à savoir que le hors champ qu'est l'écoute modifie le ce qui se présente et

---

7 Derrida, *Résistances – de la psychanalyse*, 15.

se donne et qui est la parole même. Et Lacan de nous confirmer dans notre pensée de l'écoute : « Il n'est pas de parole sans réponse, même si elle rencontre le silence, pour peu qu'elle ait un auditeur ».

Je rappelle que toutes ces réflexions ont pris leur élan à partir de cette phrase que j'étais en train d'ébaucher et selon laquelle : ce qui se joue dans le passage de ces paroles à ces oreilles et de ces oreilles aux oreilles de celui qui était venu parler altérera, modifiera, troublera, inquiétera ce qui se dit ainsi et se donne de prime abord pour l'essentiel et pour du détail.

C'est encore une manière de variation sur le thème de la règle fondamentale. Il me plaît de l'énoncer de nouveau, cette règle, telle que Freud l'a écrit lui-même. L'expression en est désormais et supposément si connue qu'on ne retourne que très rarement à son texte. Or élaborer dans le corpus analytique (autre nom et condition pour l'avenir de la psychanalyse) c'est désirer faire avec les textes, en être travaillé et les utiliser, le lire, les user à force d'en faire usage. Je vous lis donc Freud lui-même édictant la règle même que son invention l'aura poussé à fabriquer :

« Votre récit doit différer, sur un point, d'une conversation ordinaire. Tandis que vous cherchez généralement, comme il se doit à ne pas perdre le fil de votre récit et à éliminer toutes les pensées, toutes les idées secondaires qui gêneraient votre exposé et qui vous feraient remonter au déluge, en analyse vous procédez autrement. Vous allez observer que, pendant votre récit, diverses idées vont surgir, des idées que vous voudriez bien rejeter parce qu'elles sont passées par le crible de votre critique. Vous serez alors tenté de vous dire : « ceci ou cela n'a rien à voir ici » ou bien : « telle chose n'a aucune importance » ou encore : « c'est insensé et il n'y a pas lieu d'en parler ». Ne cédez pas à cette critique et parlez malgré tout, même quand vous répugnez à le faire ou justement à cause de cela. Vous verrez et comprendrez plus tard pourquoi je vous impose cette règle, la seule d'ailleurs que vous deviez suivre. Donc, dites tout ce qui vous passe par l'esprit. »

Voici la demande, la seule, dit-on souvent, de l'analyste à l'analysant. D'ailleurs, le texte que je viens de lire est aussi la demande de L'analyste, Sigmund Freud, aux psychanalystes. (Et cette demande distinguera conséquemment les psychanalystes des non-psychanalystes. Faire d'une règle un fondement, c'est du même coup faire que ceux qui y dérogent rejettent ce qui est fondé par ce fondement.) Remarquez que c'est la demande de Freud aux analystes qui leur demande de demander cela et de ne demander que cela. Tout se passe comme si ladite demande était une demande de demande. Et d'ailleurs, si l'on pense à la mise en mouvement d'une analyse, si et quand la règle fondamentale est énoncée (tous ne le font pas, il y a bien sûr des discussions entre psychanalystes sur la question de savoir s'il faut ou ne faut pas l'énoncer à celui

qui vient parler) il s'agit aussi par cette demande de parler de cette manière particulière, de demander, moduler, faire surgir la demande de l'analysant à venir. *Je vous demande de me demander l'écoute de tout ce qui vous vient à l'idée. Je vous demande de me demander l'écoute inconditionnelle. Non pas l'écoute parce que ce qui se dit est intéressant mais l'écoute absolue, sans lien avec l'objet de ce qui se dit.* Et puis, sans le savoir, dans cette demande d'écoute, le passage de cette écoute, la demande du passage de cette écoute demandée. La demande de savoir ce que je dis dans ce que je dis. La demande d'écoute d'écoute de l'analysant après la demande de demande de l'analyste.

Mais il faut aussi bien considérer que, demander à celui qui est venu pour parler, de parler selon cette étrange modalité du dit, qui est de dire tout ce qui lui passe par la tête, c'est non seulement lui demander quelque chose d'impossible pour un certain nombres de raisons que les analysants énoncent eux-mêmes le plus souvent et qui sont dues d'abord aux limites de l'énonciation humaine : l'impossibilité de dire plusieurs choses en même temps (par exemple comment vous dire en même temps et non dans une suite de phrases ce «non seulement... mais aussi» que je suis en ce moment même en train d'énoncer et de surcroît cette parenthèse elle-même qui dit que je ne peux pas dire en même temps, etc.) or toujours plusieurs choses, pensées, idées, phrases, signifiants, viennent en même temps ; mais encore et par-delà cette finitude de la parole humaine et ses limites essentielles, précisément demander de traiter ce qui arrive, tout ce qui arrive exactement de la même manière, avec la même urgence et la même importance, sans décider ce qui est un détail et ce qui ne l'est pas, ce qui compte ou ce qui ne compte pas, etc. C'est aussi que ni celui qui parle, ni celui qui écoute, mais maintenant que nous réfléchissons à ce problème de l'écoute, nous savons que la chose n'est pas si duelle, qu'il n'y a jamais dans une analyse un qui parle et un qui écoute, que les frontières entre le parler et l'écouter sont si poreuses que sans les entrelacer on ne peut ni parler ni écouter. Et qu'alors il n'y a pas de parler et il n'y a pas d'écouter qui ne soit cela même que j'appelle par un néologisme «parlécouter». Donc je disais que ni celui qui parle, ni celui qui écoute ne peuvent jamais savoir ce qui a de l'importance ou ce qui n'en a pas (si une telle chose est possible) avant que cela soit proféré.

C'est exactement pourquoi nous étions en train de commencer à penser le «rien» et le «quelque chose» et qu'il ne peut être question donc d'un «c'est rien» tenu pour rien dans l'analyse. La parole, l'écoute, le «parlécouter» empêchent le rien de prendre le pas sur le quelque chose. Le «pas» (de négation donc) sur le rien. On peut jouer ici et dire : dans la psychanalyse, il n'y a pas rien. Être plus joueur encore et dire que depuis ses débuts la psychanalyse *nia* le rien.

À l'appui de cela, il y a de quoi être tenté de citer Heidegger dans *Le principe de raison*, par exemple : «Tout ce qui n'est pas néant tombe sous le coup de cette

question, et finalement le néant lui-même, non qu'il soit quelque chose, un étant, du fait que nous en parlons tout de même, mais bien parce qu'il «est» le néant».

Mais on peut aussi avoir de la mémoire philosophique et se souvenir de la réponse à la question de Leibniz dont la logique même me fait penser à celle de la dénégation de Freud, celle d'un Franz Rosenzweig dès les premiers paragraphes de *L'étoile de la Rédemption* qui s'oppose à ce que la philosophie pense la mort comme néant. «Que la philosophie doive exclure du monde l'individuel, cette ex-clusion du «quelque chose» est aussi la raison pour laquelle elle ne peut être qu'idéaliste. Car l'idéalisme, avec sa négation de tout ce qui distingue l'individuel du Tout, est l'outil qui permet à la philosophie de façonner la matière rebelle jusqu'à ce qu'elle cesse d'opposer une résistance à la brume où l'enveloppe le concept de l'Un et du Tout. Une fois toute chose enveloppée dans cette brume, la mort serait à coup sûr engloutie, sinon dans la victoire éternelle, du moins dans la nuit une et universelle du néant.»<sup>8</sup> Et l'opposition rosenzweigienne à la philosophie, la résistance – à la disparition ? – se soutient de ce que la mort est toujours quelque chose. Il dira même, plus précisément : un quelque chose. Ce qui confère encore un peu plus de matière, de concrétude et de détermination au «quelque chose». Je vais y revenir dans un instant.

Mais avant cela une petite digression lévinassienne s'impose. En effet, c'est Emmanuel Lévinas qui poussera, hyperbolisera, radicalisera cette pensée-là, cette logique-là et ce dérangement également du questionnement heideggerien en y ajoutant le «pour qui» de la mort. Plus précisément en pointant le «pour quelqu'un» de la mort et du mort. Oui, la mort est toujours quelque chose pour quelqu'un, pour autant que, lorsqu'on dit «la mort», c'est toujours de la mort de quelqu'un qu'il y va. C'est la mort abordée de prime abord comme mort de l'autre qui devient alors quelque chose, qu'on le veuille ou non, qu'on le sache ou désire ne pas le savoir. Et quelque chose pour quelqu'un qui, ce quelque chose, le relève.

Ne croyez pas que la chose soit simple. Pour penser cela il faut opérer un déplacement, altérer ce qui s'est pensé pendant une petite vingtaine de siècles, à savoir la mort toujours déjà conçue comme ma mort. Toujours, d'abord, la mienne propre, d'abord et avant tout. Et l'on voit bien dans ce sens-là ce qui permet de passer de la mort comme toujours déjà mienne au néant ou au rien.

Or dès lors qu'il y va de l'autre, l'affaire du rien se complique. Si la mort est toujours déjà abordée comme mort de l'autre, elle n'est jamais rien. Tout cela, je le rappelle, est écrit par Franz Rosenzweig avant *Être et temps* de Heidegger. Je

---

<sup>8</sup> Rosenzweig, *L'étoile de la Rédemption*, 12.

précise ce point afin de rendre justice à Rosenzweig, avec le désir de le sortir un peu de l'oubli, bien que ces dernières années l'on assiste à un important développement des études rosenzweigiennes.<sup>9</sup> Mais cette question de savoir qui a écrit quoi le premier n'est pas, n'est d'ailleurs jamais ce qu'il y a de plus intéressant à penser.

En effet, j'ouvre les premières pages de *L'étoile de la rédemption* pour signaler que si la publication date de 1921, la rédaction de ce livre exceptionnel par sa singularité, son écriture, son ton et sa complexité, aura commencé sur des cartes postales que Franz Rosenzweig envoyait à sa mère depuis les tranchées de la guerre de 14. La grande Guerre. Depuis les tranchées, c'est toute la pensée qui est bouleversée, et le terme de pensée lui-même. Depuis les tranchées la mort ne peut être néant mais bien quelque chose. Depuis les tranchées, l'impossible est désormais de spéculer sur la mort, de la qualifier de néant. L'histoire mutile le logos.

Or il m'est toujours apparu que Freud avait écrit un texte magistral très précisément au même moment et très précisément donc au moment de la première guerre mondiale, mais lui un peu plus tôt encore que Rosenzweig, puisque sa publication date de 1915. Ce texte que je tiens pour génial a précisément pour titre *Considérations actuelles sur la guerre et la mort* (au singulier ou au pluriel selon les différentes traductions françaises ou encore dans les Œuvres complètes aux P.U.F., vous le lirez sous l'intitulé : *Actuelles sur la guerre et la mort*), et dans la partie nommée «notre rapport à la mort», c'est justement la mort qui sort du néant. Non seulement la mort y sort du néant, mais elle devient tellement quelque chose qu'elle est pensée par Freud comme *archè* – je pense le terme grec adéquat et ce dans ses deux sens de commencement et de commandement d'ailleurs –, oui *archè* des considérations morales des êtres humains. Freud va plus loin que de simples considérations morales, il pense la mort comme ce quelque chose dans quoi s'origine la morale elle-même.

En cela il déjoue la néantisation, pour ainsi dire, la néantisation de la mort, par la démonstration de ceci que les êtres parlants se comportent habituellement comme s'ils étaient immortels. «Le fait est qu'il nous est absolument impossible de nous représenter notre propre mort, et toutes les fois que nous l'essayons, nous nous apercevons que nous y assistons en spectateurs. C'est pourquoi l'école psychanalytique a pu déclarer qu'au fond personne ne croit à sa propre mort ou, ce qui revient au même, dans son inconscient chacun est persuadé de sa propre immortalité».

---

<sup>9</sup> Aujourd'hui même, mercredi 19 juin 2019, le numéro 192 de la revue *Les études philosophiques*, paraît. Son titre : *Franz Rosenzweig – Judaïsme, christianisme, idéalisme*.

Ceci, cette façon de vivre selon l'illusion de l'immortalité est ce que je peux traduire très littéralement, en un «la mort est néant», donc dans les termes mêmes que la philosophie rosenzweigienne aura bouleversé, précisément parce que traité le plus souvent par la philosophie comme n'étant rien. Mais dans les phrases de Freud, c'est sans détour et en ouverture même de cette si importante deuxième partie que l'idée vole en éclats.

Ici Freud et Rosenzweig se retrouvent. Ici dans le raisonnement que nous essayons de suivre, certes, mais ici, c'est également, ce sont surtout les tranchées et la guerre, leur effet sur notre rapport à la mort celui d'entendre la dénégation traditionnelle de ladite mort et par là même d'entendre la nécessité en lieu et place du hasard ou de la contingence, le quelque chose qu'il y a et qui ne peut être rien :

«Il est évident que cette attitude conventionnelle à l'égard de la mort est incompatible avec la guerre. Il n'est plus possible de nier la mort ; on est obligé d'y croire. Les hommes meurent réellement, non plus un à un, mais par masse, par dizaines de mille le même jour. Et il ne s'agit plus de morts accidentelles cette fois. Sans doute, c'est un effet du hasard lorsque tel obus vient frapper celui-ci plutôt qu'un autre ; mais cet autre pourra être frappé par l'obus suivant. L'accumulation de cas de mort devient incompatible avec la notion du hasard.»

Ici j'entends qu'alors plus rien n'est rien. Ici l'oreille est éduquée à tout entendre et à l'intelligence de l'écoute. Repérer ce qui se donne comme dénégation là même où la phrase affirme et sans même le signe de la négation est un bon signe de ce qu'est ladite intelligence, l'entre les lignes de la lecture ou de l'écriture mais rapportée à l'oreille et dans l'oreille.

Je me répète, l'oreille de l'analyste est celle qui rejette que rien *n'est* rien, celle qui sait entendre que rien *est* rien. Celle qui ne peut pas accepter de passer à côté du quelque chose fût-il tenu pour rien. Ou presque. Je vous disais que Freud et Rosenzweig se rejoignaient, se croisaient. Leurs phrases se retrouvent et s'enrichissent. Qu'importe que leur rencontre n'ait pas eu lieu.

Je dis d'ailleurs, un livre dans chaque main, qu'elle a lieu. Écoutez cette rencontre-là. Voilà que Rosenzweig répond à Freud depuis les tranchées. On pourrait écrire un texte de montage comme on fait un film de montage. Avec les premières pages de Rosenzweig dans *L'étoile* et les premières phrases de la deuxième partie des *Considérations actuelles sur la guerre et la mort*. Et ce serait un montage qui montrerait les fractures et les discontinuités dans la pensée et dans la vie psychique. Un montage qui, en somme, se montrerait en tant que montage.

Montrer le montage est précisément ce que fait Freud lorsqu'il affirme que nous nous comportons comme si nous étions immortels. Le «comme si» est le montage. Mais écrire le «comme si» est le montrage, si vous me permettez ce

néologisme, le montrage du montage. C'est aussi ce que fait l'élaboration théorique freudienne autour de la négation. Le critique de cinéma Louis Skorecki, dans un texte qui fit grand bruit à sa parution, «Contre la nouvelle cinéphilie» en est le titre, écrit ceci sur quoi nous pouvons parfaitement nous appuyer : «L'analogie qui ne peut manquer de venir à l'esprit est bien sûr celle d'un film, un film dans lequel on aurait tout fait pour dissimuler le montage, pour le rendre transparent afin que les cassures, les brisures, les changements n'apparaissent nulle part : sous les pavés de l'histoire du cinéma, la nier tranquille, avec quelques vagues tout au plus pour mouvement. Ce film est un mensonge, cette idée : de la poudre que se jettent à leurs propres yeux les plus sérieux des journalistes et aux yeux des autres les plus crapuleux. Il est nécessaire de rendre au cinéma sa discontinuité, au spectateur ses questions : ce sont nos contradictions et celles du cinéma que nous masquons tout à la fois et il s'agit, aujourd'hui, non pas tant de les résoudre que de les mettre en avant, pour y voir quelque chose.» Vous voyez comme s'opère le passage du voir et du montage à l'écoute par-delà la négation. Cette négation de la mort qui appert dans la déclaration qu'elle n'est rien et, partant, la donne à penser, à entendre comme un quelque chose. Un quelque chose pour quelqu'un.

Voici mon film, film de montage, film de montrage pour les oreilles : Dans les tranchées, Franz Rosenzweig. Dans son cabinet, Sigmund Freud à ce moment-là comprenant que quelque chose arrive avec la guerre et la mort.

Alors par une sorte d'acte manqué, au dos d'une carte postale adressée, supposément à sa mère, Franz Rosenzweig écrirait l'adresse de Sigmund Freud. Ainsi : «Madame Rosenzweig, 19, Berggasse, Vienne». Et Freud la découvrant dans sa boîte aux lettres se serait vu nommer «maman» et non sans un sentiment d'inquiétante étrangeté aurait lu ceci :

«Chère maman,

«(...) et la mort n'est pas véritablement ce qu'elle paraît, non pas néant, mais un «quelque chose» impitoyable, impossible à exclure. Même du brouillard dont l'enveloppe la philosophie, retentit ininterrompu son dur cri ; la philosophie aimerait bien l'engloutir dans la nuit du néant, mais elle n'a pu lui arracher son dard venimeux, et l'angoisse de l'homme qui tremble devant la piqûre de ce dard inflige un cruel démenti au mensonge compatissant de la philosophie.» Puis encore un peu plus loin, sur la même carte n'est pas une citation. «(...) la philosophie devrait avoir le courage de prêter l'oreille à ce cri et de ne pas fermer ses yeux devant la terrible réalité. Le néant n'est pas rien, il est «quelque chose». À l'obscur arrière-plan du monde se dressent, comme son inépuisable présumé, mille morts ; au lieu du néant un qui serait réellement rien, se dressent mille néants qui sont «quelque chose» justement parce qu'ils sont multiples.

Ton Franz»

Écouter le néant pour y entendre qu'il n'est pas rien mais bien quelque chose. Que ce que l'on appelle rien ou que l'on désigne comme rien, c'est encore, c'est toujours quelque chose et quelque chose pour quelqu'un, qu'on le sache ou l'ignore. J'insiste, et le dis comme cela. Je le répète une dernière fois. Les conséquences, les effets, les chemins qui s'ouvrent et les passages qui se creusent à partir du rien déjà quelque chose sont multiples et décisifs: pour la psychanalyse, rien n'existe pas. Il n'y a jamais rien.

Exigence monumentale. Et c'est l'exigence de la psychanalyse. Sa responsabilité. Répondre jusqu'à répondre à, de et devant l'indicible rien. Par là même, elle se fait politique, elle sonne politique, elle en est le quasi synonyme. Rendre-manifeste-ce-qui-se-passe, ou plus minimal encore, non pas immédiatement ce qui se passe mais déjà, au moins, que quelque chose se passe, fût-ce presque rien et pour qui ne compte presque pas, c'est cela le premier mouvement du politique. (On pourrait appeler cela «rendre justice».) Le même que le premier mouvement d'oreille du psychanalyste. Et, partant, non pas de le rejeter, mais de faire avec et de le penser, de le serrer au plus près.

En définissant et en orientant le verbe écouter comme accueil inconditionnel de ce qui vient depuis cette phrase qu'«accueillir sera écouter», afin d'éviter tout malentendu et de pointer la singularité de la psychanalyse dans son lien strict au politique, je précise qu'accueillir, fût-ce inconditionnellement ce n'est pas faire consensus, ce n'est pas faire-un, ce n'est pas concilier voire réconcilier, ce n'est pas, loin s'en faut, homogénéiser, ce n'est pas non plus identifier ni totaliser.

La psychanalyse est, par là même, un art, une pratique et une théorie du dissensus. Tous les auteurs qui auront, au titre de la critique de plus ou moins bonne foi et plus ou moins habiles, rapproché la psychanalyse de la pratique de la confession, auront raté ce qui fait le vif de la psychanalyse. J'ajoute que contre toute attente peut-être ou tout préjugé, dire que non à ceci ou à cela et offrir une réponse, ainsi l'argumenter, s'exposer à l'opposition, tout cela est aussi et encore une des modalités de l'accueil et signifie précisément son inconditionnalité. La complique aussi. Complique l'incondition et complique l'accueil.

Ecouter est chose compliquée. Le discord, la division, la différence en sont le nœud. Théorie et pratique du désaccord. Voilà encore en quoi «écouter» est un verbe parfaitement politique. Il fait que la parole reste l'indice même du politique, pour autant qu'elle n'est pas seule, la parole. Politiquement, une parole seule est soit la parole d'un tyran, soit le murmure d'un opprimé.

Or, si la parole devient parlante, c'est précisément parce qu'elle est appelée, fût-ce silencieusement, à répondre, autrement dit à parler. La parole devenant parlante est déjà réponse, sans le savoir. Ce *sans le savoir* est l'autre nom de l'insu de Lacan qui est l'autre nom du mal nommé inconscient. On se souviendra

peut-être d'une très grande proposition de Lévinas selon laquelle la mort est le sans réponse. La parole toujours déjà réponse à une écoute s'y articule. Et c'est en tournant autour de cette articulation que je souhaite me presser vers la fin de mon propos.

La psychanalyse est ce qui met en jeu la possibilité de *rendre «la vie vivante»* et ceci ne se donne que depuis l'écoute en tant qu'elle ouvre et creuse les passages pour que la parole parle. Ne pourrait-on répondre simplement à la question de savoir ce que c'est qu'une analyse de la sorte ? La psychanalyse est ce qui contribue, qui vise, qui désire peut-être, oui pourquoi pas, qui désire rendre la vie vivante, la vie plus vivante, à passer de *zoé* à *bios*. Passer de la vie au sens biologique, commune à tous les vivants, passer de «la vie nue» pour reprendre la désormais célèbre terminologie agambenienne, à la vie *bios*, ce que j'appelle la vie plus que la vie. Dans ce passage-là, on pourra, je crois, entendre le désir lui-même comme vivification de la vie, mais précisément encore au-delà du prisme biologique de la vie.

Vie au-delà de la vie : la plus que vivante. Ou intensification de la vie : plus que vie. La plus que vie. Encore une fois, le sens commun qui souvent s'effarouche devant le signifiant «survie», s'en voit altéré puisqu'il y va de la vie, du passage de la vie telle qu'elle se donne à la vie plus que ce qui se donne, à la vie au-delà de la vie et donc, oui (et «oui» pourrait être l'un de ses noms d'ailleurs) : à la sur-vie.

Oui, ce passage-là, de *zoé* à *bios*, de la vie à la sur-vie comme plus-que-la-vie, parfois escarpé, parfois peu assuré, parfois se refermant sur lui-même, parfois de prime abord effacé ou invisible, parfois en boucles et en nœuds, en lacets, jamais linéaire, jamais droit ou jamais à sens unique, parfois disparaissant, parfois apparaissant, bref ce passage-là, à la vie vivante et donc à plus que la vie disais-je, est sans doute celui-là même que creuse et invente à chaque fois une psychanalyse. À chaque fois et singulièrement en même temps. Écoute est le nom que je désire donner à ces passages-là. C'est cela, oui, l'écoute psychanalytique. Et cela n'est pas rien.

## Bibliographie

- Derrida, Jacques (1967) : «Violence et Métaphysique : Essai sur la pensée d'Emmanuel Lévinas». In : *L'écriture et la différence*. Paris : Du Seuil.
- Derrida, Jacques (1972) : «La différance». In: *Marges – De la philosophie*. Paris: Minuit.
- Derrida, Jacques (1996) : *Résistances – de la psychanalyse*. Paris : Galilée.
- Freud, Sigmund (1998) : *Résultats, idées, problèmes, II, 1921–1938*. A. Altounian, P. Bourguignon, A. Rauzy (Trad.). Paris : PUF.

Freud, Sigmund (1991) : «Psychanalyse et théorie de la libido» In : *Œuvres complètes*, tome 16, 181–208. Paris : PUF.

Lacan, Jacques (1990) : *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, 1964.

Jacques-Alain Miller (Ed.). Paris : Seuil.

Ricoeur, Paul (1978) : «Psychanalyse et Herméneutique». In : *Écrits et Conférences I : Autour de la Psychanalyse*, 73–103. Paris : Seuil.

Rosenzweig, Franz (1921) : *L'étoile de la redemption*. Paris : Du Seuil.

